

Canet et monsu Ferschtounute

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 13

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203235>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Et comme nous contredisions, sans beaucoup de véhémence, d'ailleurs, à ces paroles presque paradoxales, l'ancien instituteur développa son opinion.

— On va, on court, on vit haletant, emporté, emballé, comme ils disent. La tête vous saute, étourdie par le bruit. Il ne reste plus que de rares heures pour sentir et penser. Tout se bouscule. Les idées chevauchent les unes les autres. Toutes nos vieilles institutions patriarcales, toutes les fêtes de famille, disparaissent peu à peu ou sont infiniment réduites. Comment voulez-vous que l'on note, même d'une croix au crayon, des dates d'anniversaires sur le calendrier de gens si absolument affairés. Il n'y a plus de repos; il n'y a plus de calme...

Ici mon vieil ami s'arrêta pour boire une gorgée d'Epesses, puis il reprit sa lamentation, comme si un impérieux besoin de se dégonfler le poussât à discourir.

— C'est l'histoire du juif-errant :

Je fais ici-bas pénitence,
Touché je suis de vraie repentance,
Je ne fais rien que d'aller tracassant
De pays en autre demandant en passant.

Si nous n'allons pas mendier, nous allons tracassant, dans tous les cas. Marche! marche! juif-errant de la pensée, du devoir, de la lutte, des avidités, des ambitions, de l'argent, de toutes les démenées, esclave de tout, de tous, et de toi-même! Marche incessamment à travers le monde, avec ce but assigné dont tu détournes follement les yeux, car plus heureux que le maudit du Seigneur, ta course finira...

Décidément, mon vieil ami n'était pas gai et son sermon manquait absolument de drôlerie. Nous le laissâmes cependant achever, puis, ayant payé notre écot, le syndic Oulevay et le régent Saugeon — un jeune — et moi nous partîmes d'un bon pas.

— Il est tout de même un tant soit peu original, ce brave Raidillon, opina, timidement le syndic. Et si on ne le connaissait pas, on serait, ma foi, tenté de le croire un peu...

— Détraqué!

— Oh! je ne dirais pas... mais... vous savez.

Et il eut un petit mouvement d'épaules suffisamment significatif.

Le régent Saugeon intervint.

— Eh bien! voyez-vous, monsieur le syndic, mon vieux collègue n'a pas tort. Nous vivons trop vite, nous ne pensons pas assez et je suis parfois satisfait que nous autres Vaudois soyons plutôt enclins à la lenteur lorsque je vois l'excès de nos voisins. Une chose en amène une autre, dit-on chez nous. C'est la règle, en effet, mais cette règle nous l'exagérons, ou plutôt ils l'exagèrent, car, Dieu merci, nous n'en sommes pas encore là. Aujourd'hui, les gens n'attendent pas d'avoir terminé une chose pour en entreprendre une autre. Ils se multiplient, ils se gaspillent, même en jouant. « On n'a pas le temps de tout faire », telle est la phrase que vous entendez chaque jour. Autrefois, nos pères disaient, lorsque quelqu'un les pressait d'activer leur besogne : « Il y a temps de reste », ou bien : « Il y a encore des jours derrière Jaman », et ils ne se hâtaient pas plus que de raison. L'ouvrage était fait et même, et surtout, bien fait. La vie de ces braves gens s'écoulait douce et peut-être un peu monotone. Sans doute, nos jeunes ne la trouveraient pas à leur goût; reste à savoir si, en courant, en galopant, en poursuivant mille chimères, en compliquant leur existence, ils sont plus heureux que leurs grands-pères!...

Nous marchions toujours; ni le syndic, ni moi, ne répondirent à cette question qui me paraissait insoluble. Alors, devant notre silence, que sans doute il s'expliquait fort bien, le régent Saugeon ajouta :

— Que voulez-vous, il faut être de son temps et marcher avec les autres; le tout est de ne pas prendre le mors aux dents. LE PÈRE-GRISE.

Impromptu.

L'autre soir, dans une réunion d'amis, Pierre Alin, pour répondre à une provocation, crayonna à la hâte la pochade ci-dessous, amusante parodie de la moderne réclame.

AVANT! - APRES!

Quelques Types d'Affiches célèbres!



je voulais en finir avec la vie. Un jour, j'étais prêt à me précipiter de ma fenêtre...

— Et qu'est-ce qui vous a retenu?
— La hauteur.

Canet et monsu Ferschtounute.

CANET ne sè plliésai pequa à l'ottò. Voliàve fére quemet Djan Guelin dai z'altro iadzo et s'ein allà dein l'étrandzî iò on dit que tot lài va su dai ruvettè. Dan, a-te que mon coo, on delon la matenà que sè vite avoué sè z'hailons de la demèindze, dai solà tot battant ressemèl, on chètton à la man, son tsapi su l'orolhie, s'aliètte on bissat su la rita, et pu... via contre Fribo pè on sèlào et onna pussa de la mètsance.

Po pllie courieu que Canet, n'è pas fotu à nion d'itre pllie courieu que Canet, assebin faillai lo vèrè su lè tserrière: l'arretève tote lè dzein quand bin lè cougnessai pas po lau demandà çosse et cein, à cò l'ire on tsamp, à cò clli bou, etcepra, etcepra.

Quand l'è que fut pllie ein lève que Fribo, dein lo payi iò on matsouille dau fouètre, vaieté que vâi on galé tsatf avoué dai colonde pertot, bin biau, vâi ma fâi, iò a-te que adan mon Canet que s'arrîte po guegnî bin adrai clli l'ottò.

— Quinta galèza carrâie, que sè desai, l'è pardieu bin pe balla que cliaque à noutron consellié, s'ebahia à cò l'è? Vaité justameint cauquon qu'épantse dau fèmé, foudrai que lo lài demandèyo.

— Dite-vâi l'ami, que lài crie, à quin monsu è-te clia carrâie?

— Ferschtou nute! lài repond l'altro que devèsvè lo tutche, que cein voliàve à dere: Ne compreigno pas cein que vo mè dite.

Mon Canet, que ne savâi pas que sè trovave dein lo paî iò on devève de la man gautse, sè crayâi que lo païsan lài desâi lo nom dau monsu. Ie repond adan:

— Ah! l'è à monsu Ferschtounute, cllià carrâie! Eh bin! mè farâi rein d'itre dein sa tsemise. Grand maci, l'è tot cein que voliàvo savâ.

Vaité onn'hâoretta aprî que Canet reincontre trâi dzouvene damuzalle.

— T'i possiblio! que sant galèze, cliau gaupe, que sè peinsè dinse; quinte djoûte asse rodze que dai grattacu et quin get asse nâi que clliau de derbon: Se bahia à co san?

Et s'arrîte vè lè trâi fèmale ein deseint:
— A cò sant-te cliau dzeintye pernettè?

— Ferschtou nute, que lài repondant assebin, po cein que ne savâi nè français, nè patois.

— Ah! vo z'ite lè damuzalle à monsu Ferschtounute dau tsatf! Lè on'homme que l'a bin de la tchance. A revèrè, grachause, mè farâi rein d'itre vòutrop boun'ami!

On boquenet pllie ein lève, ie sè tràove de côute on tropi de balle modze, dzaille, bindzon, motâile, bovarde, botsarde, avoué on bovâiron que l'avâi onna zaka à mandze rotte et dai tsausse de melanna et que tourdzive onna pucheinta torraile.

— Euh! quin tropi tot parâi! que fâ Canet ào bovâiron. Dein lo mondo à cò è-te?

— Ferschtou nute, lài dit lo bovâiron.
— Ah! l'è oncora à clli monsu! ma l'è rido retso, l'a z'u mè de tchance que mè. Porvu que cein pouasse dourâ.

Èt ie' mode pllie ein lève ein sondzeint à clli monsu Ferschtounute que l'avâi quasu tot lo paî.

Aotre lo tantoût, vaieté Canet que reincontre on einterrâ avoué on corbeillâ et tot pllein de boquiet decé, delé, d'amon, d'avau, et on moui

Sait-on?

SAIT-ON que depuis la réforme du calendrier par le pape Grégoire XIII, en 1582, aucun siècle ne peut commencer un mercredi, un vendredi ou un dimanche?

Sait-on que le même calendrier peut servir tous les vingt ans?

Sait-on que janvier et octobre d'une même année commencent invariablement par le même jour, et qu'il en est ainsi pour avril et juillet, pour septembre et décembre?

Sait-on que le premier de l'an et la Saint-Sylvestre d'une même année tombent aussi le même jour, sauf pour les ans bissextiles?

Sait-on, enfin, que chaque jour de la semaine est, tour à tour, jour de repos: le dimanche pour les chrétiens, le lundi pour les Grecs, le mardi pour les Persans, le mercredi pour les Assyriens, le jeudi pour les Égyptiens, le vendredi pour les Turcs et le samedi pour les Juifs?

Une bonne raison. — Un négociant qui eut des débuts difficiles, des moments cruels, s'expliquait l'autre jour à quelqu'un.

— J'étais tellement découragé, disait-il, que

de dzein que l'avant dâi tsapî nâ, dâi du, asse grand que clique ào menistre.

— Eh bin ! lài a rein à dere, que fâ Canet à n'ôn râclia-tserrâire que l'îre appouyî dessu son mandzo de piéce, po on bi l'einterrâ, lè on bi l'einterrâ. Cò è-te qu'è mor ?

— Ferschtou nute, so lài repond lo pionnier.
— Mâ, quaisi-vo ! fa adan Canet, l'è cli monsu Ferschtoutoute qu'è mor. Eh bin ! çein m'èbahie pas trào, mè desè justameint qu'ôn hommo asse aisi et qu'avâi ti lè bounheu faillâi que s'at-teindisse à oquie. Cli pouôro monsu Ferschtoutoute !
MARC à LOUIS.

Les lapins. — M. le pasteur, à un garçonnet qui arrive à la cure pour une commission quelconque :

— Bonjour, mon petit François, je gage que tu m'apportes les deux lapins dont ton excellent père a bien voulu me faire présent, l'autre jour.

— Oh ! non, monsieur le ministre, ils ne sont plus malades.

Pour les victimes de Courrières.

La société l'*Orphéon* organise pour jeudi 5 avril, au Kursaal, une grande soirée dont le profit sera exclusivement offert aux victimes de Courrières. Cette généreuse initiative mérite d'être appuyée par le public et il n'est pas à douter qu'il y aura, ce soir-là, une salle comble au Kursaal.

Dè saison.

La rencontre, hier, d'un monsieur qui se lamentait sur son nez-gouttière, sur ses yeux rougis, sur son front battu par un violent coryza, nous a remis en mémoire les lignes suivantes, écrites jadis par Louis Monnet.

— Att... schoum... tsch !... tsch !... Allons, bon, mè voilà pincé !...

Y a-t-il rien de plus désagréable que ce diable de rhume de cerveau qui vous tombe sur le nez sans crier gare !

Et voilà que ça mouche, que ça picote, que ça larvoie, que la tête est lourde à refuser tout service.

A... a... bschoum !... tsch !... tsch !... Excusez. C'est un vrai charme !

— Avez-vous essayé la poudre à priser contre le rhume de cerveau ?

— Non, c'est inutile ; rien n'y fait. J'en ai pour deux ou trois jours ; je connais ça... Il faut que ça passe tout seul... Att... schim !...

— Essayez-en, je ne vous dis que ça... Et ce soir, demain matin au plus tard, vous ne vous souviendrez plus de votre rhume. Ça coûte un franc, un franc cinquante ; et après la poudre, en quantité suffisante pour guérir dix rhumes, au moins, il vous reste une charmante tabatière à filets d'argent.

— Oh ! alors, s'il ne vous faut que ça pour... Att... schoum !... tschim... tsch !... pour vous faire plaisir... a... att... sch !... j'essaierai.

Et tout en causant de ce coryza nous arrivons en face d'une pharmacie. J'entrai.

— Bonjour, monsieur, est-il vrai qu'il existe une poudre à priser, contre le rhume de cerveau, et qui fait merveille ?

— Excellente, monsieur... voilà !...

Et l'on me remit, en effet, une mignonne tabatière sur laquelle on lisait : « Poudre à priser contre le rhume de cerveau. Efficace surtout au début de l'affection. Il suffit d'en priser fortement à cinq ou six reprises, à vingt minutes d'intervalle ».

Je ne sais trop ce que cette boîte contient : des herbes aromatiques pulvérisées, quelques petits secrets du métier et toutes sortes de bonnes choses qui dégagent un parfum délicieux. On en mangerait.

Le fait est qu'après quelques prises, qui chaouillaient agréablement la muqueuse, il pleut, il neige, il dégèle à tout rompre ; c'est une vraie

débâcle. Mais au bout de trois ou quatre heures, le nez se calme, la tête semble s'alléger... tout a disparu comme par enchantement.

Essayez !

LOUIS MONNET.

La pratique et les dangers du journalisme. — Renseignements à l'intention de ceux qui tiennent à éviter des ennuis et des procès, par L. Egger, Bienne. Prix fr. 1.50. En vente dans les librairies, les kiosques et chez l'auteur.

Brochure renfermant une foule de renseignements indispensables à tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, écrivent dans les journaux. L'auteur montre aussi, à l'appui d'exemples nombreux, comment on peut éviter une condamnation judiciaire tout en disant la vérité. On peut dire de cette brochure qu'elle comble une lacune.

Nos cousins de Provence.

Nous ne savons pourquoi, mais il nous a toujours semblé qu'il y avait quelque parenté entre notre pays de Vaud et la Provence.

Ne sont-ils pas tous deux de bien beaux pays ? Ne sont-ils pas tous deux amis du soleil ? Il est, là-bas, c'est vrai, un peu plus chaud que chez nous ; il aime à passer l'hiver au berceau de Mistral ; mais, au bon temps, ses rayons n'enlacent pas de caresses plus amoureuses les mûriers et les oliviers que les ceps de nos coteaux.

Et, dans le peuple, n'est-ce pas cette même indolence, cette même insouciance du lendemain, cette même joie de vivre, privilège des enfants d'un sol généreux ?

Puis, là-bas, la pente n'est-elle pas tournée vers le Rhône, qui leur vient de chez nous, comme elle l'est ici vers le lac resplendissant, première étape du fleuve dans sa course vers la Provence et la mer ? Et croyez-vous qu'il ait déjà perdu le souvenir de nos grands monts neigeux, le Rhône, lorsqu'il sourit aux alpillées ensoleillées ? Croyez-vous que, sur ses ondes, déjà se soit effacée l'image de nos vieux manoirs, lorsque vient s'y refléter celle du palais des papes ? Croyez-vous que déjà, pour lui, se soit tu l'écho de nos monferries et des chants de nos vendangeuses, lorsque celui de la farandole et des chants des magnanarelles l'arrête au passage ?

Enfin, les philologues vous diront qu'il y a une certaine parenté entre le provençal, la langue de Mistral, de Roumanille, d'Aubanel, qui tient ferme au poste, et notre bon vieux patois, qui s'en va, que nous ne savons plus défendre.

La Provence est aux Provençaux, et pour longtemps encore. Bientôt, le pays de Vaud ne sera plus aux Vaudois s'ils n'y veulent.

Mais passons un moment la parole au chanteur et au vaillant défenseur de la Provence, à Mistral. Il va nous dire quelques mots de son enfance.

*

« ... Mon enfance première se passa donc au Mas, en compagnie des laboureurs, des faucheurs et des pâtres, et quand, parfois, passait au Mas quelque bourgeois, de ceux-là qui affectent de ne parler que français, moi, tout interloqué et même humilié de voir que mes parents devenaient soudain révérencieux pour lui, comme s'il était plus qu'eux :

« — D'où vient, leur demandais-je, que cet homme ne parle pas comme chez nous ?

« — Parce que c'est un Monsieur, me répondait-on.

« — Eh bien ! faisais-je alors d'un petit air farouche, moi, je ne veux pas être Monsieur.

« ... J'aimais bien mieux aller avec le Papoty, notre maître-valet, quand, derrière la charrue tirée par ses deux mules, les mains au mancheron, il me criait, patelin :

« — Petiot, viens vite, viens. Je t'apprendrai à labourer.

« Et de suite, nu-pieds, nu-tête, émoussillé, me voilà dans le sillon, trotinant, farfouillant, le long de la tranchée, pour cueillir les primevères ou les muscaris bleus, que le soc arrachait.

« — Ramasse des colimaçons, me disait le Papoty.

« Et quand j'avais les colimaçons, une poignée dans chaque main :

* Les quelques lignes que voici sont extraites des « Mémoires » de Mistral.

« — Maintenant, me faisait-il, avec les colimaçons, tiens, empoigne les cornes du manche de la charrue.

« Et comme, moi crédule, avec mes petits doigts, je prenais les mancherons, lui, pressant de ses doigts rudes mes deux mains pleines d'escargots qui s'écrabouillaient dans ma chair :

« — A présent, me disait le valet de labour en riant aux éclats, tu pourras dire, petit, que tu as tenu la charrue !

« On m'en faisait, ma foi, de toutes les couleurs. C'est ainsi que, dans les fermes, on déniaise les enfants. Quelquefois, en venant de traire, notre berger Rouquet me criait :

« — Viens, petit, boire à même dans le *piou*.

« Le *piou* est l'ustensile, de poterie ou de bois, dans lequel on trait le lait... Ah ! quand je voyais le trayeur, suant, les bras troussés, sortir de la bergerie en portant à la main le vase à traire écumant, plein de lait jusqu'aux bords, j'accourrais, affriolé, pour le humer tout chaud. Mais, sitôt qu'à genoux je m'abreuvais à la « seille », paf ! de sa grosse main, Rouquet m'y faisait plonger la tête jusqu'aux cou ; et, barbotant, aveugle, les cheveux et le museau ruisselants, ébouriffés, je courais, comme un jeune chien, me vautrer dans l'herbe et m'y essuyer, en jurant, à part moi, qu'on ne m'y attraperait plus... jusqu'à nouvelle atrape.

« ... C'est ainsi que commença, au milieu des gouailleries de nos travailleurs des champs (et je n'en ai point regret), mon éducation d'enfance.

« Comme il était gai, comme il était sain, ce milieu de laboureurs rustiques !

« ... Quand, pour dîner ou pour souper, les hommes, l'un après l'autre, entraient dans le Mas, et venaient s'asseoir, chacun selon son rang, autour de la grande table, avec mon seigneur père qui tenait le haut bout, celui-ci, gravement, leur faisait des questions et des observations, sur le troupeau et sur le temps et sur le travail du jour, s'il était avantageux, si la terre était dure ou molle, ou en état. Puis, le repas fini, le premier charretier fermait la lame de son couteau et, sur le coup, tous se levaient. »

Et, maintenant, ne pensez-vous pas que si jamais l'envie prenait à Mistral de nous faire une petite visite, il se trouverait ici un peu comme en famille. Nous avons sous les yeux un des ses portraits : vrai, l'on dirait une tête de chez nous. Ce n'est-il donc jamais venu à notre Fête des Vignerons ! Ce n'est pas seulement pour les *messieurs*, que nous la célébrons.

Théâtre et Variétés.

Au Théâtre, c'est toujours *Napoléon* qui tient l'affiche. Mais la clôture de la saison approche et le petit Caporal, tout comme un autre, doit céder la place ; l'Opéra est dans la coulisse, qui n'attend que ce moment pour entrer en scène. — Demain, dimanche, encore deux représentations de *Napoléon*, en matinée et le soir.

*

Au Kursaal, depuis hier, spectacle tout nouveau. Comme morceau de résistance, une comédie en un acte du Théâtre libre d'Antoine, *La Matérielle*, puis un illusionniste, *Verdin*, puis les *Raphaël-Collombel*, duettistes fameux ; puis les *Cinq Harvonnas*, pantomimistes-acrobates.

Les Sociétés.

Ce soir, au Théâtre, XVI^e soirée annuelle de *La Muse*, avec un programme des plus copieux et des plus intéressants. Une salle archi-comble.

Demain soir, dimanche, à la Maison du Peuple, concert par *La Choralia*, avec le concours du *Photo-Club*. Projections musico-lumineuses.

Mardi soir, à la Maison du Peuple également, concert par *La Castillanè*, orchestre symphonique d'amateurs, dirigé par M. B. Weiss, deuxième directeur de l'Orchestre symphonique de Lausanne. M^{me} Lehr, mezzo-soprano, M. Weiss, violoniste, MM. Hartung et Klein, pianistes, donnent leur concours.